

THÉÂTRE
DES BOUFFES
DU NORD

ORFEO

JE SUIS MORT EN ARCADIE

-

Revue de presse

Mise à jour en cours

Culture

Un « Orfeo »
jouissif aux
Bouffes du Nord

PAGE 17

Remix enchanté sur les rives du Styx

Le spectacle de Jeanne Candell et
Samuel Achache, d'après l'« Orfeo »
de Monteverdi, fait mouche

LYRIQUE

VALENCE (DRÔME) - *envoyée spéciale*

Ça pue en Arcadie. Ça sent la charogne et le bouc – Pan, l'odorant satyre aux jambes flûtées –, le philosophe aussi, dont la sagesse sylvestre se pare d'incommodants miasmes corporels. Ça pue aussi la mort, qui s'invitera, comme les autres, aux noces d'Orphée et d'Eurydice. Nous sommes sur les terres d'une Aphrodite populaire, ersatz de mamma italienne que ravissent à l'excès les frasques de ses grands nourrissons, Amour, Pan et Dionysos. Une fratrie en slip et costard. On attend Orphée. Il arrivera, beau gosse de la ville impeccable, pour épouser celle qu'il suivra bientôt jusque dans les Enfers.

Ce 5 janvier, la Comédie de Valence – CDN Drôme-Ardèche présentait pour la deuxième fois *Orfeo/Je suis mort en Arcadie*, le nouveau spectacle mis en scène par Jeanne Candell et Samuel Achache avec le collectif d'acteurs, chanteurs et musiciens de La Vie brève, d'après le chef-d'œuvre éponyme de Claudio Monteverdi. En 2014, leur *Crocodile trompeur/Didon et Enée*, d'après Purcell, avait raflé le Molière du Théâtre musical. Mais ce *Crocodile* faisant trop allégeance à la musique avait contraint le théâtre à se caricaturer dans un foisonnant cul-de-sac scénique foutraque et indigeste. Rien de tout cela dans ce séduisant *Orfeo* mûri par la distanciation avec Monteverdi. Un mérite qui revient tout d'abord à Florent Hubert, auteur remarqué de la récente *Traviata*. Vous méritez un avenir meilleur, créée au Théâtre des Bouffes du Nord avec Judith Chemla et le metteur en scène Benjamin Lazar.

Arrangements insoucieux des anachronismes stylistiques, ombres chinoises musicales en porte-à-faux, la musique du XVII^e siècle cède aux tentations de la banda à la bossa-nova, passe du bruitisme à la dissonance, du dépouillement lyrique à l'orgie

percussive. Le musicien parvient même à gommer le différentiel d'énergie entre jeu théâtral et vocalité en multipliant les leurres. Ainsi dans le fameux *Possente spirto* d'Orphée, virtuose plaidoyer censé infléchir les esprits infernaux afin qu'ils lui rendent Eurydice, les effets de harpe sortent des entrailles d'un piano préparé tandis qu'une voix de soprano (Marie-Bénédicte Souquet) s'invite au second couplet pour soutenir le ténor artisanal de Jan Peters dépourvu de la projection d'un véritable chanteur d'opéra.

Toiles de Nicolas de Staël

Dans cette Arcadie en proie aux excès, les bergers de Monteverdi, devenus apiculteurs, enfument des ruches et le plateau. La faute à Aristée, cet éleveur d'abeilles et fils d'Apollon, qui poursuit Eurydice dans l'herbe où dormait le serpent qui arrêta sa course. Une serre peinte de blanc et de bleu, à la manière tremblée des toiles de Nicolas de Staël, est au centre de l'espace, pavillon nuptial, salle d'attente chez Pluton. Mimétique de la réversibilité, le plateau glacé d'un givrage blanc se vêtira de l'eau noire du deuil lorsque le nautonier Charon, un long bâton à la main, épousera du geste la marche d'Eurydice au royaume des ombres, la robe de la mariée se faisant à la fois voile, onde et serpillière.

Bien sûr, certaines scènes de ce théâtre au goût d'improvisation méritent d'être sérieusement resserrées et épurées. Mais l'ensemble est jouissif, qui révèle, sous le sarcasme potache, émotion et poésie. On rit de Cerbère et Charon, fonctionnaires en pause déjeuner réfugiés sur les planches de l'« aqua alta » infernale, dissertant sur leur mutuelle subordination. Avant qu'un saisissant discours sur la dialectique des larmes n'invite la science à la table du chagrin. Côté direction d'acteurs, beaucoup de brio et d'intensité – l'in vraisemblable composition de Vladislav Galard, faune aux longues jambes doublé d'un violoncelle, parlant la langue furieuse

d'un italien embrasé de testostérone, la faconde d'Anne-Lise Heimburger, mamma commuée en Proserpine, la grâce d'Anne-Emmanuelle Davy, flûtiste et chanteuse, le poignant haute-contre de Léo-Antonin Lutinier dans le beau *Che si puo fare* de Barbara Strozzi, face contre terre.

Rien ne finira comme prévu. Revenu en Thrace, Orphée vivra-t-il encore sans Eurydice ? Elle, se sera perdue, happée dans un retraits du monde qui est aussi transcendance. Le dernier mot sera mahlérien, le Lied *Ich bin der Welt abhan-*

L'ensemble est jouissif, qui révèle, sous le sarcasme potache, émotion et poésie

den gekommen (« Je me suis retirée du monde ») entonné par Marion Sicre. Nulle distorsion dans cette Arcadie rêvée où l'art, la mort et l'homme ne sont qu'un. ■

MARIE-AUDE ROUX

Orfeo/Je suis mort en Arcadie, d'après « L'Orfeo » de Monteverdi. Avec Samuel Achache, Matthieu Bloch, Anne-Emmanuelle Davy, Vladislav Galard, Anne-Lise Heimburger, Florent Hubert, Clément Janinet, Olivier Laisney, Léo-Antonin Lutinier, Thibault Perriard, Jan Peters, Marion Sicre,

Marie-Bénédicte Souquet, Lawrence Williams. Samuel Achache et Jeanne Candell (mise en scène), Florent Hubert (direction musicale), Lisa Navarro (scénographie), François Gauthier-Lafaye (accessoires), Jérémie Papin (lumières), Pauline Kieffer (costumes), Loïc Nèbréda (masque), Nicolas Chesneau (chef de chant), Serge Ugolini (régie générale). *Comédie de Valence - CDN Drôme-Ardèche*, le 5 janvier. Théâtre des Bouffes du Nord, Paris 10°. Du 17 janvier au 5 février. De 14 € à 30 €.





Apollon (Léo-Antonin Lutinier, qui interprète également Cerbère) et Eurydice (Marie-Bénédicte Souquet). PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ

«L'Orfeo», Styx rafraîchissant

Quatre ans après «le Crocodile trompeur», Samuel Achache, Jeanne Candell et le chef Florent Hubert revisitent Monteverdi aux Bouffes du Nord. Un patchwork virtuose et étourdissant.

Attention : ils ne présentent pas un opéra. Pas de méprise. Samuel Achache, Jeanne Candell et Florent Hubert proposent avec cet *Orfeo - je suis mort en Arcadie*, adapté de Monteverdi, peu ou prou ce qu'ils avaient déjà esquissé il y a quatre ans dans *le Crocodile trompeur* adapté de *Didon et Enée* de Purcell, et qui leur avait valu une pelletée d'éloges. C'est-à-dire que le trio s'empare de l'œuvre, l'investit, se la réapproprie, la redéfinit... toute une série de verbes peuvent s'accumuler qui n'exprimeront jamais vraiment à quel

point sur scène Monteverdi est tordu – ou magnifié. À l'aide d'un jet d'eau, de lampe de poche ou de simples instruments de musique, les 14 acteurs-musiciens-chanteurs de cette joyeuse troupe font ce qu'ils veulent de ce matériau orphique, ce que le moment veut, ce que le *kaïros* veut. «Alors surtout, n'écrivez pas que j'ai dit *kaïros*!» plaisante Samuel Achache, assis avec ses deux comparses dans un bureau au-dessus de la salle des Bouffes du Nord, le matin de la première parisienne, après que leur *Orfeo*, par ailleurs co-réalisé par le Théâtre de la Ville, a été créé à la Comédie de Valence début janvier.

Comique. Être attentif au *kaïros*, c'est avant tout se montrer disponible, faire que l'instant résonne, habiter le moment, sur un fil, au confluent de toutes les énergies circulant sur la scène. Chaque représentation apporte quelque chose de nouveau et le spectacle, bien qu'en voie de stabilisation

(«on a enfin la bête en mains», résume Jeanne Candell) bouge sans cesse. C'est peut-être ce qui rend aussi formidables les deux longues scènes dialoguées du spectacle : elles sont jouées à vif, à fleur d'intention.

La première, qu'on peut résumer par «Du rifi chez les dieux», va fouiller dans les parties oubliées des parentèles mythologiques. La mère d'Orphée (Anne-Lise Heimburger) y tient salon, tient ses enfants (Pan, Apollon, Orphée), tient sa bouteille de vin. Elle discute, gronde, ouvre une porte sur la psyché des demi-dieux. C'est du théâtre de boulevard au mont Olympe. Non loin d'elle, des apiculteurs, en lieu et place des habituels bergers, diffusent une fumée épaisse dans la salle. Plus tard, la seconde partie du spectacle s'ouvre aux enfers sur une longue scène entre Cerbère et Charon, irrésistiblement comique – «et pourquoi pas spirituelle?» demande Achache. Les comédiens Léo-Antonin Lutinier et Vladislav Galard, par ailleurs

haute-contre et violoncelliste, y sont d'un naturel foudroyant. Au-delà de l'opéra et de ce qu'il représente, la réussite de cet *Orfeo* tient dans la solidité de la fratrie, dans la cohérence du patchwork mythologique dont toutes les pièces sont incarnées, jouées et chantées par une troupe d'une connivence inouïe, qui peaufine son intimité à force de spectacles, et dont la force est peut-être d'être aussi tissée de fibres musicales. Les chambristes respirent ensemble, c'est bien connu. Ils sont aussi un peu télépathes.

Collage. «C'est vraiment quand j'ai suivi la partition avec le texte sous les yeux que j'ai compris la richesse de Monteverdi», explique Florent Hubert, directeur musical. L'œuvre, à la charnière Renaissance et baroque, est plus complexe à appréhender que celle de Purcell et de *Didon*, notre oreille a perdu certains codes des formes anciennes. Même si au sein du trio les avis divergent. Achache trouve *Orfeo* stylistiquement

plus compliqué que *Didon et Enée*. Candel, quant à elle, pense le *Crocodile trompeur* bien plus ardu. Quant à Hubert, c'est finalement dans les inventions de Monteverdi, dans la jeunesse créatrice de 1607 qui a fait de ce collage musical inspiré le premier opéra digne de ce nom, qu'il a trouvé les appuis pour avancer. C'est-à-dire réduire sans trahir et réarranger la partition avec l'aide des musiciens. C'est ainsi que la troupe, qui n'est pas un collectif, travaille: les interprètes proposent, improvisent, défrichent puis le trio tranche («on apporte le projet et la vision», entend-on). Ils ne savent pas à l'avance où le spectacle va les conduire. Associer perte de contrôle et volonté de recherche dans une *serendipity* scénique est leur marque de fabrique. Et les partitions sont d'ailleurs à envisager au pluriel: le chemin d'Orphée mène aussi à un lied de Mahler interprété avec gravité ou encore à des impros jazz violoncelle-contrebasse.

Convictions. Dans le registre des mutations orchestrales folkloriques, surgissent aussi sur scène des percus batucadesques, un quart de queue préparé mais sans pieds, et même une clarinette basse dans laquelle Florent Hubert ne souffle pas mais parle et qui résonne comme un porte-voix du malheur. «*Le style de Monteverdi est assez éclaté. C'est son génie d'avoir osé ce mélange*», continue Hubert.

Le personnage d'Orphée est polysémique, voire insaisissable. Il perd deux fois son Eurydice. Faut-il l'envisager sous l'angle de la pulsion autodestructrice, de l'insouciance de l'artiste qui affronte le péril de l'enfer armé de son seul talent musical, est-ce une allégorie du passage à l'âge adulte? Travailler sur le mythe a poussé Achache et Candel à s'interroger sur sa signification. Ils en sortent avec deux convictions: le fondement du mythe, c'est le mouvement, une histoire de distance, de déplacements. «*Tout est dans le chemin. Ce n'est pas un hasard si on parle de transport amoureux. Orphée aime l'amour, pas Eurydice*», explique Achache. Candel: «*Orphée est le créateur et Eurydice sa muse. Ils ne peuvent être unis et seront toujours de mondes différents.*» Un mouvement entre des mondes différents, c'est aussi leur travail. *

GUILLAUME TION

**L'ORFEO - JE SUIS MORT
EN ARCADIE** d'après
MONTEVERDI m.s. Samuel
Achache et Jeanne Candel,
dir.mus. Florent Hubert. Bouffes
du Nord, 75010. Jusqu'au 5 février.
Rens. : Bouffesdunord.com/fr

« Orfeo » aux Bouffes du Nord : on ira tous au paradis

Philippe Chevilly
@pchevilly

Comme à chaque fois dans les spectacles débridés de Samuel Achache et de Jeanne Candel, l'introduction déroutante : la Musica, trempée de larmes, s'épanche ; une nymphe, aux airs de mamma, philosophe longuement avec son vieil ami... Puis Amour et Pan

font leur entrée fracassante et la machine infernale de cet « Orfeo. Je suis mort en Arcadie » (créé à la Comédie de Valence début janvier) se met en marche. S'impose alors une vision fantasque et réjouissante du chef-d'œuvre de Monteverdi et, plus largement, du mythe d'Orphée (amour et mort, pouvoir de l'art, sublimation par les idées...). Deux heures durant, le public, piqué au vif, goûte l'enfer et le paradis.

Le couple d'artistes, à la tête de sa troupe incandescente, La Vie brève, cultive avec bonheur le choc des formes et des cultures. Le premier opéra de l'histoire (créé à Venise en 1607) devient un spectacle total, où théâtre et chant se marient, dans un jeu de perpétuelle transgression. Florent Hubert, directeur musical, réussit le prodige de conserver l'essentiel de l'œuvre de Monteverdi, en multipliant les échappées belles orchestrales (folk ou jazz, voire contemporaines), jusqu'à illustrer la montée au ciel finale d'Orphée par un extrait des « Ruckert Lieder » de

OPÉRA
Orfeo. Je suis mort en Arcadie

D'après Monteverdi.
Mise en scène par Samuel Achache et Jeanne Candel, direction musicale par Florent Hubert. Paris, Bouffes du Nord, jusqu'au 5 février (01 46 07 34 50)

Mahler, interprété par Eurydice. Les interprètes, exceptionnels, sont tous polymorphes : comédiens, musiciens, chanteurs. Dans le rôle d'Orphée, Jan Peters n'a pas paru au meilleur de sa forme vocale lors de la première parisienne aux Bouffes du Nord (associé au Théâtre de la Ville), alors que l'Eurydice de Marion Sicre et la Musica

de Marie-Bénédicte Souquet séduisaient par leur finesse et leur justesse.

Rire et poésie

Les intermèdes théâtraux, à la fois burlesques, absurdes et philosophiques, sont souvent irrésistibles (le dialogue surréaliste entre Charon et Cerbère, la conférence sur l'origine des larmes). Les gags délirants, très physiques, inventés sur le plateau par le collectif, font mouche. Achache et Candel savent aussi produire de belles images fortes : l'Arcadie symbolisée par des ruches et des apiculteurs ; la serre, en fond de scène, bariolée puis nettoyée pour abriter les Enfers ; Eurydice suspendue aux bras d'Orphée, perché sur le toit, sa robe de mariée touchant terre ; l'entrée des musiciens telle la fanfare de Kusturica...

Le rire tutoie la poésie et la mélancolie, rendant plus que jamais intemporels le combat d'Orfeo pour arracher l'être aimé à la mort et les notes célestes de Monteverdi. ■



Le premier opéra de l'histoire devient un spectacle total, où théâtre et chant se marient, dans un jeu de perpétuelle transgression. Photo Jean-Louis Fernandez

Le Théâtre

Orfeo – Je suis mort en Arcadie

(Du Pan et des jeux)

COMMENT pareille grâce peut-elle émaner d'un homme en chaussettes et en slip kangourou vert ? Avec sa vieille veste sale, sa couronne de feuillage dans les cheveux, Vladislav Galard incarne Pan, le dieu Pan, que personne n'a jamais imaginé ainsi : de longues cuisses, un air très doux et très fou, un visage d'ange adolescent à la Terence Stamp, et surtout cette démarche de héron qui lui fait traverser la scène en prenant appui sur la pointe des pieds, tout en légèreté, en étrangeté, en joie de vivre.

Plus tard on le verra empoigner son violoncelle et en tirer belle musique. On l'entendra joliment chanter avec les autres, ou seul. On le verra

enfin incarner Charon, le passeur du Styx, avec toujours autant de grâce et de drôlerie. On le verra discuter longuement avec Cerbère, le chien à trois têtes, qu'incarne Léo-Antonin Lutinière – un moment d'anthologie.

Cerbère, que personne non plus n'avait imaginé ainsi : barbu, pas effrayant pour un sou et bougonnant, se plaignant de ce méchant boulot qui l'oblige à rester posté devant la porte des Enfers alors qu'il rêve de voir ce qui se passe de l'autre côté. Lui aussi, on l'entendra chanter, à plat ventre, d'une superbe voix de haute-contre, et il nous enchantera. Ils sont jusqu'à 13 sur scène, 13 comédiens-chanteurs-musiciens qui savent tout faire, jouer nature, multiplier les gags, chanter en chœur ou en solo et, en virtuoses, s'accompagner de mille instruments, flûte, violon, contrebasse, trompette, percussions...

Fidèles à leur manière, les metteurs en scène Samuel

Achache et Jeanne Candel se sont emparés de « L'Orfeo » de Monteverdi, le premier opéra de l'Histoire (1607), dit-on, pour en tirer cet objet théâtral et musical furieusement joyeux, digressif, loufoque, poétique. Pas question ici d'être dans l'irrespect forcené ou la déconstruction systématique, il s'agit d'aller chercher ensemble ce qui nous parle aujourd'hui dans l'histoire affreuse de cet homme qui perd deux fois la femme qu'il aime.

L'étonnant est qu'à la fin le spectateur est tout joyeux. Car cet Orphée n'est pas triste, qui a tellement cru à l'amour qu'il a bravé l'interdit des dieux ; gageons qu'il y croira de nouveau. L'instant tragique où Eurydice disparaît définitivement à ses yeux ne verse d'ailleurs pas dans le mélodrame : la scène est plongée dans le noir, seule une lampe de poche laisse entrevoir l'aimée, tandis que s'élève son chant, et voilà des adieux de toute beauté, impalpables,

plus célestes qu'inférieurs, pleure-t-on quand s'éteint une luciole ? Non, on songe...

Le spectacle n'est ainsi fait que de va-et-vient entre la vie et la mort, Arcadie et les Enfers, le rire et l'émotion, le sacré et le prosaïque, le théâtre et la musique, et tout cela avec la fluidité des rêves. Le directeur musical, Florent Hubert, qui cet automne nous avait subjugués avec sa « Traviata », y est pour beaucoup : en emmenant Monteverdi vers l'impro jazz, la fanfare ou le folklore, il renouvelle le miracle, on croirait tout cela improvisé à l'instant.

Ah, un détail : le décor de cette Arcadie est lui aussi très léger, juste une serre et quelques ruches, et d'un coup de serpillière nous voilà transportés aux Enfers. Jamais Enfers n'ont semblé si accueillants, quel délice !

Jean-Luc Porquet

● Aux Bouffes du Nord, en partenariat avec le Théâtre de la Ville, à Paris, jusqu'au 5 février.

« Orfeo » d'après Monteverdi par la Vie brève : manifeste pour un autre opéra

6 JANV. 2017 | PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Plus que toute autre œuvre, Monteverdi et son « Orfeo » servent les visées de Samuel Achache et Jeanne Candel pour rhabiller librement le couple théâtre et musique avec une sensibilité follement curieuse sans œillères et sans frontières.



scène d'Orfeo" © Jean-Louis Fernandez

Puisant son sujet chez Ovide et Virgile, l'Orfeo de Monteverdi date de 1607 et passe pour le premier opéra de l'histoire (c'était le second mais on a perdu le premier). Au fil des siècles, le genre allait se développer, prendre de l'embonpoint et devenir un monde en soi. Avec ses rites exclusifs voire excluants, ses divas, ses budgets exorbitants, ses chanteurs et chanteuses bookés jusqu'à la saint-glinglin.

Sortir l'opéra de son enfermement

Ce retour aux sources qu'effectue la compagnie La Vie brève est opportun. En mettant en scène, sous la direction musicale de Florent Hubert, *Orfeo Je suis mort en Arcadie* d'après *Orfeo* de Monteverdi « & autres matériaux », la compagnie retrouve chez le novateur Monteverdi une connivence avec l'esprit d'ouverture, de mixité et d'inventivité hors des sentiers battus et balisés constituant depuis la création de La Vie brève il y a sept ans, l'ADN de cette compagnie créée et animée par Jeanne Candel et Samuel Achache. L'un invente l'opéra, les autres le réinventent en se nourrissant du premier.

Leurs précédents spectacles, avec différents bonheurs, à commencer par le triomphal *Le Crocodile trompeur / Didon & Enée*, creusaient la même veine mais avec moins d'évidence tant le déboulonnage des statues, les rires provoquées par les gags iconoclastes, l'irrévérence en tout, nous submergeait. Leur *Orfeo* poursuit la route mais Monteverdi leur sert de guide avec une belle complicité et on mesure mieux l'excellence politique de leur démarche : sortir l'opéra de son enfermement, non le dépoussiérer (un plumeau suffirait), mais lui redonner sa vigueur, son audace initiales en le plongeant tout ébaubi dans notre aujourd'hui. Autrement dit : sortir l'opéra de ses opéras-bâtiments souvent mastodontes et du public élitaire de « connaisseurs » qui s'en croient indûment les propriétaires. En cela, la Vie brève a trouvé un lieu complice, les Bouffes du Nord (premier producteur du spectacle avec la compagnie), dont cet « autre opéra » est l'un des axes des directeurs.

« *Artisanat furieux* »

Ce n'est pas une spécificité française. Pour preuve, *Have a good day*, un « Opéra pour dix caissières, bruits de supermarché et piano », œuvre pilotée par trois jeunes Lituaniennes Lina Lapelyté (composition), Valva Grainytė (livret) et Rugilė Bazdzikaitė (mise en scène) que l'on a pu voir dans différentes villes de France ces dernières années. Les Lituaniennes qui sont de la génération Achache et Candel, veulent, elles aussi, sortir l'opéra de ses ornières et de ses édifices. La différence tient dans la méthode de travail. Les Lituaniennes veulent créer un autre opéra contemporain sur des sujets contemporains. La Vie brève s'appuie, elle, sur le répertoire (avant tout baroque), à la fois comme champ d'exploration et de récréation, os à ronger et attrape-mouches, un peu comme le font certains metteurs en scène de théâtre devant des œuvres classiques, tels Castorf face à Dostoïevski ou Lupa face à Boulgakov.

Dans ce retour au camp de base qu'est *Orfeo*, où les fleurs poussent plus aisément que sur les sommets où l'on finit par manquer d'oxygène, ils prônent, reprenant les mots de René Char, un « artisanat furieux ». Autrement dit ce sont des têtes chercheuses et besogneuses obstinées qui, avec raison, ne veulent rien lâcher de leur double mouvement premier : théâtraliser la musique et rendre musical le geste théâtral. Ça creuse, ça creuse, ça creuse encore le soir de la première et jusqu'à la dernière si possible. Il n'y a pas une partition fixe à réitérer de soir en soir (comme c'est le cas pour les chanteuses-caissières lituaniennes) mais un dispositif évolutif au fil des représentations où l'improvisation (ses aléas, ses miracles) est un agent secret de la vibration : c'est le prix du spectacle vraiment vivant, du qui vive de la représentation .

Le short de la soprano

Et comme pour ces autres artisans furieux que sont le Théâtre du Radeau autour de François Tanguy, Sylvain Creuzevault et sa bande ou Julie Deliquet et la sienne, la première d'un spectacle n'est qu'une première rencontre avec le public. Le travail continue.

C'est exactement ce qui se passe avec *Orfeo* et c'est bien ainsi. C'est ce que j'ai constaté le soir de la première à la Comédie de Valence où le spectacle vient d'être créé. Mieux vaut mille fois un spectacle en marche qui nous interpelle jusque dans ses faiblesses passagères (rythme, longueurs), spectateurs actifs que nous sommes, qu'une soirée de perfection formelle qui nous laisse au mieux indifférent, spectateurs définitivement passifs et souvent assoupis..

Le spectateur des spectacles de la Vie brève et singulièrement de cet *Orfeo* est aux aguets. Il y a toujours plusieurs choses à voir, à entendre en même temps. L'œil est à vif, l'oreille tout autant ; cette dernière gagne à être récurée avant l'entrée car les voix elles aussi sont artisanales, merveilleusement nues (du grognement au cri en passant par le chant) : sans le moindre micro.

Alors on butine. Comme les abeilles de ces ruches qui peuplent le plateau et font le lit du serpent qui piquera le pied de l'infortunée Eurydice. On pleure avec Orphée, ou rit d'un accident, on s'émeut d'un rien : un sol glissant, un homme orchestre qui se casse la figure, Orphée disant « *Tu se' morta, mia vita, ed io respiro* ». C'est réjouissant une soprano comme Anne Emmanuelle Davy (qui avait remplacé Judith Chemla à la reprise du *Crocodile trompeur / Didon et Enée*) qui chante en short. Cela fait rêver ce personnage de fou du logis qu'invente Vladislav Galard (un des piliers de la compagnie, acteur, chanteur et violoncelliste) qui ne marche avec ses longues jambes que sur des pointes de danseur étoile et joue du violoncelle assis (en le tenant à l'occasion comme une guitare), debout (en faisant corps avec la bête qui parfois devient comme le prolongement du rôle de sa voix), ou couché (égrenant quelques notes comme des larmes ou des confettis). Deux exemples parmi d'autres. Il faudrait tous les citer alors citons-les, et ce n'est que justice car *Orfeo Je suis mort en Acadie* est présenté comme « une composition théâtrale et musicale arrangée, écrite et jouée par » outre les suscités, Matthieu Loch, Anne-Lise Heimburger, Clément Janinet, Olivier Laisney, Léo-Antonin Lutinier, Thibault Perriard, Jan Peters, Marion Sicre, Marie-Bénédicte Souquet et Lawrence Williams.

Orfeo. Je suis mort en Arcadie, ou comment ressusciter un mythe

Le Théâtre des Bouffes du Nord, patiné par le siècle écoulé, est propre à faire surgir des revenants. Ce soir se jouait la fable tragique d'Orphée, adaptée de l'œuvre de Monteverdi dont on fête cette année les 450 ans.

Le prologue, conformément à l'opéra original, est chanté par l'allégorie de la Musique, remarquable Marie-Bénédicte Souquet. Les strophes de la Muse, toute ruisselante de l'eau du fleuve Permesse dont elle vient de s'extraire, sont entrecoupées de ritournelles qui laissent présager de l'inventivité des arrangements musicaux. La mise en scène du sens, par un contrôle rigoureux de tous les paramètres de l'accompagnement et de la voix -tour-à-tour aérée ou assombrie- augure déjà d'une lecture intelligente de l'œuvre. Entrent soudain deux apiculteurs en combinaison de travail, chargés du soin des abeilles dont le butinage produit un miel savoureux, de même que Samuel Achache et Jeanne Candé, volant de récit en légende, ont récolté les semences de leur spectacle. Ce qui se joue sur la scène est en effet une interprétation, au sens large et noble, du mythe orphique dont les oracles des apiculteurs annoncent le dénouement.

Les codes de la scène baroque sont maniés avec une grande inventivité : ainsi le prologue se poursuit-il par une longue scène, étrangère au livret d'Alessandro Striggio mais proche du théâtre allégorique d'un Lope de Vega, au cours de laquelle se bousculent Amour, Pan et Dionysos autour d'une Vénus blonde alanguie sur une méridienne. Entre généalogie du Parnasse et complexes freudiens, elle se déclare leur mère à tous et leur rappelle le mariage en ce jour de leur frère Orfeo. Les éclats de voix de Pan, satyre italien, et les caprices d'Amour sont bientôt couverts par la fanfare mugissante qui vient célébrer ce grand rite païen au son des cuivres pêchus et des interminables trilles de clarinette. On accueille alors Orphée, tant attendu, et sa compagne Eurydice. Mais les réjouissances sont de courte durée, car la jeune épouse reçoit la mort d'une piqûre de serpent. La fête débridée fait alors place au drame intime : là encore, la lecture audacieuse des metteurs en scène s'inscrit avec modernité dans une problématique toute baroque, celle de la définition et du mélange des genres.



Orfeo par Samuel Achache et Jeanne Candé (© Jean Louis Fernandez)

Le récit de la messagère qui fait part à l'assemblée de cette triste nouvelle constitue un sommet de l'art du *recitar cantando* de Monteverdi. Anne-Emmanuel Davy, habituée des scènes baroques, privilégie un timbre pur qui s'élève inexorablement au-dessus d'une basse continue originale où se mêlent voix inarticulée et trompette avec sourdine, la *tromba muta*, au lieu des attendus clavecins, orgues et théorbes. Cette première partie sur la terre ferme d'Arcadie se clôt sur un ballet de serpillières au son d'un madrigal funèbre *a cappella* ; l'occasion de s'assurer que les artistes sont musiciens autant qu'acteurs. En cela consiste certainement le secret de cette réussite largement acclamée : un travail de troupe sans faille fait que l'on ne distingue plus les comédiens des chanteurs, les authentiques « baroqueux » des novices du genre. Tous concourent à part égale à la représentation de ce mythe éternel, dont les réécritures sont intrinsèquement liées aux quatre siècles de l'histoire du genre opératique. S'il laisse sa femme dans les profondeurs infernales, Orphée ne manque jamais de ramener à la vie l'opéra : lui-même, premier des aèdes, incarne mieux que tout autre cette puissante magie du verbe uni à la musique.



Orfeo par Samuel Achache et Jeanne Candell (© Jean Louis Fernandez)

La seconde partie du spectacle se situe donc aux Enfers, où l'on retrouve Eurydice en compagnie du passeur Charon, guide dantesque des abysses fumants. Mais la fosse des damnés exhale des relents de post-modernisme ; Charon et Cerbère, hilarants Vladislav Galard et Léo-Antonin Lutinier, se découvrent leurs doutes et leurs peurs, tandis qu'un anonyme attend un jugement qui ne viendra certainement jamais. Le trio burlesque est surpris par l'arrivée d'Orphée qui tente de les séduire par son chant. Si l'accompagnement de l'air de bravoure *Possente spirito* sur les cordes d'un piano dénudé est proprement génial, la performance de Jan Peters manque par contre de simplicité et de naturel, de cette *sprezzatura* tant prisée des italiens de la Renaissance, qu'il déploie cependant dans l'air suivant, lorsque d'un beau ténor naturel il se lamente sur son sort et en appelle aux dieux. Pluton et Proserpine se montrent alors, tenanciers de ce cabaret fantastique abrité par les voûtes en ruines des Bouffes du Nord. Florent Hubert, directeur musical talentueux, endosse le costume de Pluton. Chantant avec grand effet dans sa clarinette basse, il accorde à Orfeo une permission exceptionnelle et renverse ainsi équilibres et perspectives. Cela donne lieu à un formidable numéro d'équilibrisme au sol, qui culmine avec le contre-ténor éclatant de notre Amour/Cerbère interprétant un extrait de cantate de Barbara Strozzi.

Ces quelques lignes illustrent assez la densité du spectacle et la multiplicité des strates d'interprétation. Il résulte pourtant de ce montage de fragments, de ce réseau de lectures entrecroisées, un sentiment d'unité qui touche certainement à la quintessence du mythe. Le surtitrage restitue une véritable trame, un fil d'Ariane qui nous conduit sans effort à travers les dédales du sens. Si bien que l'on n'est pas même surpris lorsqu'Eurydice ressuscite dans un Lied orchestral de Mahler : la soprane Marion Sicre fait entendre des bas-médiums généreux qu'elle étire dans ces longues mélopées d'outre-tombe. Autour d'elle se rassemblent les instrumentistes, petite formation étonnante d'un bout à l'autre, avec laquelle on erre, rêveur, entre jazz, musique traditionnelle ou contemporaine. Sans oublier, bien entendu, Monteverdi.

Aux Bouffes du Nord, "L'Orfeo" de Monteverdi revisité par le duo Achache/Candel : décalé, jouissif

Par **Lorenzo Ciavarini Azzi** [🐦](#) Journaliste, responsable de la rubrique Classique de Culturebox

Mis à jour le 25/01/2017 à 09H48, publié le 24/01/2017 à 16H39



"Orfeo. Je suis mort en Arcadie" aux Bouffes du Nord à Paris. © JEFF PACHOUD / AFP

Au théâtre des Bouffes du Nord, à Paris, une quinzaine de comédiens-musiciens-chanteurs se réapproprient "L'Orfeo" de Monteverdi, le premier opéra de l'histoire, sous la houlette peu orthodoxe du duo Achache/Candel. Entre théâtre de l'absurde, chansons et grands airs lyriques de toute beauté, bienvenue dans un "artisanat furieux", bouillonnant et poétique !

Théâtre des Bouffes du Nord. Quelques musiciens prennent place sur le plateau, tâtonnant avec leurs instruments à cordes. Parmi eux une femme, trempée, dégouline, comme sortie d'une douche tout habillée... Des larmes de désespoir, car cette femme, qui entonne son chant avec "ses doux accents", n'est autre que la Musique, annonciatrice du drame de "L'Orfeo" de Monteverdi.

Le triomphe de l'Homme

La première scène de "Orfeo. Je suis mort en Arcadie" a de quoi étonner. Mais pas quand on sait que c'est l'œuvre du duo de metteurs en scène Samuel Achache et Jeanne Candé flanqués de leur acolyte, Florent Hubert, directeur musical du projet. Le trio avait déjà commis il y a quatre ans un "Didon et Enée" de Purcell, décalé et jazzy, "Le crocodile trompeur". Salué de partout, y compris chez les baroqueux. Florent Hubert a remis le couvert il y a quelques mois avec ["Traviata, vous méritez un avenir meilleur"](#) d'après Verdi (la mise en scène était de Benjamin Lazar), poétique, drôle et superbement portée par Judith Chemla. Cette fois-ci, c'est donc au mythe du musicien charmeur des dieux qu'on s'attaque, à partir de l'œuvre de Monteverdi.



Orphée face à Pan, dans "Orfeo. Je suis mort en Arcadie" aux Bouffes du Nord.

"L'Orfeo" n'est pas n'importe quel opéra. C'est sans doute le premier opéra de l'histoire. En soi, cela ne fait pas une révolution. Mais en 1607, année de sa création, Monteverdi est depuis quelques années déjà l'un des artisans d'une grande mutation en cours dans la musique qui voit l'éclosion de la parole et du sentiment que traduit la poésie. En gros, Monteverdi s'affranchit des règles polyphoniques de la Renaissance pour libérer le texte : ce n'est pas rien ! Le texte, le sentiment humain, c'est l'Homme ! Pour être clair, ce que la Renaissance a apporté aux beaux-arts, le baroque naissant, et notamment avec ce premier opéra qu'est "L'Orfeo", l'apporte à la musique. Très justement, Samuel Achache et Jeanne Candel soulignent que la figure d'Orphée concilie "le triomphe sur la mort (thème chrétien de la résurrection)", "le pouvoir de l'Homme sur la nature" et "l'ascension vers le monde des idées". L'humanisme à l'opéra !

"Artisanat furieux"

C'est cette dimension humaniste de l'œuvre qui permet à Samuel Achache et Jeanne Candel de s'en emparer avec autant de pertinence. Rappelons le mythe : Orphée a à peine épousé sa belle Eurydice, qu'il apprend sa mort. Pour la récupérer, il descend aux enfers mais, échouant à la ramener parmi les vivants, il montera au ciel avec elle. Le mythe d'Orphée est respecté par le duo, de même que l'esprit musical de Monteverdi. Mais à leur manière. "L'Orfeo" est un laboratoire, le lieu de leur "artisanat furieux", comme ils disent.

La musique suit comme un fil rouge la partition de Monteverdi, mais par intermittence. Ses célèbres "ritornelli" et ses grands airs sont là : comme celui du "Rosa del ciel", chant d'amour par lequel le personnage d'Orphée (le comédien Jan Peters) fait son apparition ; ou celui de l'annonce de la messagère (qui annonce la mort d'Eurydice), d'une grande force, entonné par la convaincante soprano Anne-Emmanuelle Davy ; ou la plainte d'Orphée, "Tu sei morta" ("tu es morte, ma vie est morte"), poignant ; ou enfin le tout aussi bouleversant air polyphonique "Addio terra , addio cielo, e sole, addio". L'émotion passe, réellement. Mais entre deux airs, la musique s'ouvre à tout vent : au jazz et à la bossanova, à la fanfare, et à la folk music...

Théâtre de l'absurde

Dans "Orfeo je suis mort en Arcadie", le théâtre trouve sa place, mais repense la distribution des rôles : acteurs, chanteurs, musiciens, les membres de ce collectif sont tout ça à la fois. Co-auteurs, surtout, d'un spectacle qui se crée sous nos yeux. Théâtre de l'absurde, ouvert à tous les possibles. Région d'Arcadie, en Grèce, dans l'attente des noces d'Orphée et Eurydice. A quelques pas d'une forêt infestée de charognes, où même les bergers (ici transformés en apiculteurs) ne veulent plus se rendre, une nymphe aux airs de mamma (l'excellente Anne-Lise Heimburger) reçoit nonchalante ses trois putatifs rejetons en mal d'affection. Amour (Léo -Antonin Lutinier, très bon comédien et haute-contre), pressé de régler ses comptes avec son tout-puissant géniteur, Pan (Vladislav Galard, acteur et violoncelliste) mi-homme mi-bouc italophone, et Dionysos (Thibault Perriard), musicien, fêtard invétéré et irresponsable. Ajoutez l'ami philosophe, grand pessimiste cherchant à libérer son âme auprès de la nymphe. Ça discute, ça refait le monde, ça chante, ça se dispute, ça râle, ça hurle, ça dérape. Joyeux chaos à l'humour très cousin des Monty Python.

Quelques scènes plus tard, après qu'un magnifique ballet de balais ait nettoyé le sol après ce grand remue-ménage, la scène se fait marécage, dans lequel flotte la barque de Charon tout droit sortie de l'Enfer de la "Divine Comédie" de Dante. "Laissez tout espoir vous qui entrez" (passage du Chant consacré à l'Enfer), annonce-t-on d'ailleurs. Charon (Vladislav Galard) qui rame et son chien à trois têtes (mais pas trois cerveaux, dit Charon) Cerbère (Léo -Antonin Lutinier), censé surveiller l'entrée des Enfers, campent un duo (un couple ?) d'une grande drôlerie, entre Beckett et Guy Bedos, dans l'attente d'Orphée. On connaît la suite. Le musicien mythologique obtient de sauver Eurydice, mais promet de ne pas se retourner pour la voir... Ce qu'il ne parvient pas à faire. Dans "Orfeo je suis mort en Arcadie", l'humour rageur côtoie le drame et la poésie. Main dans la main, les deux amants finissent par monter au ciel... sur un romantique et grave Lied de Malher.

"Orfeo. Je suis mort en Arcadie"

D'après "L'Orfeo" de Monteverdi et d'autres matériaux

Mise en scène de Samuel Achache et Jeanne Candel

Direction musicale de Florent Hubert

Au Théâtre des Bouffes du Nord

Tous les jours sauf les lundis et les jeudis, jusqu'au 5 février 2017

ORFEO – JE SUIS MORT EN ARCADIE

MISE EN SCÈNE SAMUEL ACHACHE ET JEANNE CANDEL

COMÉDIE DE VALENCE

« Une immersion dans différents langages qui racontent les étapes, les pauses et les transformations intérieures d'Orphée. Le passage d'un monde à l'autre, un glissement du profane au sacré. »

— Par Floriane Fumey —

A peine plus sage que par le passé, la compagnie La Vie brève a cette fois-ci jeté son dévolu sur « L'Orfeo » de Monteverdi, et con umoristico por favore. Le célèbre opéra, considéré comme un des premiers de l'histoire de la musique et sous-titré « Favola in musica » (« fable en musique »), aurait pu être écrit spécialement pour cette bande de comédiens-chanteurs, car il leur sied comme un gant. Rebaptisé « Orfeo – Je suis mort en Arcadie », le mythe du poète porte d'emblée en lui la résonance étrange d'un avertissement terrible auquel on ne veut pas croire. Le ciel idyllique, l'abondance arcadienne et les festivités du mariage imminent d'Orfeo : on rit de la préciosité de la Muse Calliope, de la chute simulée d'Amour, des baisers un peu trop fougueux de Dionysos et de la démarche d'autruche de Pan. Les excès de la mythologie grondent : sous le couvercle des ruches bourdonne la mort de la jeune épouse Euridice, due selon Virgile à la morsure mortelle du serpent autant qu'aux avances trop insistantes de l'apiculteur Aristée. La descente aux enfers d'Orfeo pour aller chercher son amour sera vaine, puisqu'il ne résiste pas à l'envie de se retourner pour la voir, brisant ainsi la condition de sa libération : sortir de la terre sans lui jeter un seul

regard. L'alliance de la musique et du théâtre permet ici d'en dire beaucoup plus qu'avec des mots, et plus sensiblement. Cette espérance, ce désir brûlant et cette insupportable douleur, Orfeo finira par en mourir. Préfigurée par la charogne au premier acte, sa future dépouille est mangée par les abeilles, symboles mythologiques de l'âme, censées naître de la putréfaction des animaux et tout comme le serpent sortir des cavités de la terre. Sacrés « virtuoses de la polyphonie » depuis « Fugue », Samuel Achache et Jeanne Candel n'imposent rien et suggèrent discrètement la marche à suivre. Tout glisse, comme la transformation scénographique de la terre aux enfers : un seau d'eau et un coup de balai pour que le sol prenne les reflets noirs et argent du Styx. De la même manière, le surréalisme s'y infiltre sans crier gare, lors d'un renversement soudain (et hilarant) de perspective, ou de l'attente d'Alain sur son banc, caché derrière le violoncelle comme un mix du « Violon d'Ingres » de Man Ray ou du « Fils de l'homme » de Magritte. On s'étonne toujours autant de ce fin mélange des genres et des registres, encore une fois renouvelé par leur imagination folle.

Du 17 janvier au 5 février au Théâtre des Bouffes du Nord